

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Fernand BOILLAT

La résurrection de Jésus et l'homme d'aujourd'hui (2)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1972, tome 68, p. 223-241

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

La résurrection de Jésus et l'homme d'aujourd'hui

(Suite)

II PROBLEME HISTORIQUE

Pour Léon-Dufour la résurrection de Jésus est un fait réel, mais qui n'est pas historique, au sens scientifique du mot. Elle est un fait trans-historique. C'est la question que nous allons examiner.

Christianisme et histoire

Nous allons souvent nous en référer à Henri-Irénée Marrou. « A la différence d'autres grandes religions qui offrent à leurs fidèles un **credo** de propositions intemporelles, le christianisme se présente comme une religion essentiellement historique : son message n'est-il pas de proclamer la Bonne Nouvelle (c'est-à-dire l'Evangile) d'une intervention salvatrice de Dieu au sein même de l'histoire humaine ? »

Contrairement à Léon-Dufour, il affirme la valeur historique de l'évangile de saint Luc : « L'Evangile de Luc cherche à situer dans le temps réel, vécu, le début de la prédication de Jean le Précurseur, avec une précision chronologique digne de Thucydide : « La quinzième année du règne de Tibère... » La foi chrétienne exige que les événements de la vie de Jésus aient été bien réels, soient des événements proprement historiques situés dans le temps et dans l'espace. Mais Jésus lui-même n'est que le couronnement d'une longue histoire, celle des prophètes d'Israël, des patriarches : c'est toute l'histoire sainte du peuple juif qu'il assume et revendique à son tour le christianisme. » Il poursuit : « Jamais le christianisme ne pourra se désintéresser des problèmes historiques : tout au long des siècles, ses partisans comme ses adversaires devront faire porter leurs apologies sur le terrain de la recherche historique, de la preuve par l'histoire. » Enfin écrit-il encore : « Le christianisme n'a pas seulement activé le développement de la science

historique envisagée sous l'aspect de recherche positive ; il est aussi à l'origine de ce qu'il est convenu, depuis Voltaire, Condorcet, Herder et Hegel, d'appeler la philosophie de l'histoire. »

Marrou indique les deux sens du mot histoire : sens du grec **eidô**, je vois, et de **oida**, je sais. L'histoire comporte la perception du réel et l'explication du réel. Nous retrouvons ici la distinction du vécu et du thématisé, de la révélation-événement et de la révélation-parole ou message pascal, autrement dit la distinction que la langue allemande exprime par **historisch** ou fait qui peut être établi par une enquête historique, et **geschichtlich** ou événement qui a une place dans notre histoire, événement qui fait l'histoire, mais qui, comme fait historique, ne se déroule pas à l'intérieur du cadre de notre histoire terrestre, qui échappe donc à un examen historique, qui ne peut être observé et établi par les méthodes de la science historique.

C'est aussi la conception de Robrecht Michiels : « La foi chrétienne est en effet une foi positive, une foi qui se réfère à des faits (salvifiques) à la fois situés dans l'histoire et constitutifs de l'histoire. »¹⁷

Deux attitudes historiques et relation entre l'histoire et l'historien

En écrivant l'histoire, l'historien met en œuvre sa conception de l'homme et de la vie, autrement dit sa position philosophique, implicite ou explicite. Il sera, selon l'expression de Léon Brunschvicg, acousmatique ou mathématicien, c'est-à-dire ouvert à autre chose que le rationnel ou refusant tout ce que la raison ne peut comprendre.¹⁸

Nous l'avons déjà souligné : ces deux attitudes dérivent d'une décision de foi.

Un personnage, un événement sont historiques pour autant que l'historien les qualifie comme tels en les jugeant dignes de mémoire, comme le dit Marrou auquel nous empruntons les citations suivantes. Ainsi Jésus et les faits qui le concernent sont historiques dans la mesure où les écrivains du Nouveau Testament sont historiens.

Que rien ne soit historique sans l'historien, cela se comprend, puisque l'histoire est la mise en place d'hommes et d'événements dans un cadre temporel et géographique. Or, de tels cadres dépendent d'une construction humaine. Pour qu'il y ait cadre géographique, il ne suffit pas que la Terre existe, il faut que celle-ci soit quadrillée rationnellement.

¹⁷ Robrecht Michiels, *op. cit.*, pp. 97, 161, note 72.

¹⁸ *Les âges de l'intelligence*, par Léon Brunschvicg, éd. Alcan, p. 57.

Pour qu'il y ait cadre temporel, il faut que la durée soit mesurée par une unité de temps choisie par l'homme. Aussi l'histoire est-elle un être de raison, c'est-à-dire qui existe dans la pensée de l'historien, mais avec un fondement dans la réalité, dans un acte d'exister.

Précisément, pour que l'histoire soit vraie, il faut qu'elle ait un fondement réel, qu'elle s'insère dans un cadre temporel et dans un cadre géographique.

Si, comme le prétend Léon-Dufour, la résurrection ne présente pas un moment où le Ressuscité se situe à nouveau dans notre espace-temps, elle devient indiscernable du mythe. Il ne suffit pas que notre foi s'appuie sur le témoignage des témoins, il faut que ces témoins aient rencontré le Ressuscité dans une expérience humaine, inconcevable sans perception sensible.

Mais l'histoire-connaissance ne coïncidera jamais adéquatement avec la réalité. L'écart est immense entre ce qui est vécu par Napoléon durant cinquante-deux années de 365 jours et les ouvrages qui en parlent. Même écart entre les évangiles et la vie de Jésus, ce qui fera dire à saint Jean que le monde ne suffirait pas à contenir les livres qu'il faudrait écrire pour parler de Jésus. Il est vrai que ce texte a aussi un autre sens.

Et pourtant, l'historien connaît mieux le passé qu'il n'était possible de le saisir au moment où il se déroulait. Cette progression de la connaissance est visible dans le Nouveau Testament comme dans l'Ancien : c'est avec saint Jean qui écrit le dernier que Jésus apparaît dans tout son éclat. Telle est la « règle de l'épilogue ». « Loin de vouloir se poser en pur contemporain de l'événement, l'historien éclaire rétrospectivement celui-ci par tout ce qu'il sait ou peut savoir de ses séquelles... Toute étude historique demeure incomplète si elle n'envisage, pour finir, de répondre à la question : Qu'arriva-t-il ensuite ? L'historien en sait davantage que les contemporains, " parce que ce temps d'autrefois a été vécu comme chacun de nous vit sa propre destinée, c'est-à-dire dans l'incertitude du lendemain, l'ambivalence des situations, l'obscurité de la conjoncture, dont nous pressentons seulement qu'elle est complexe. C'est pourquoi l'historien qui sait ce qui arrive, cherche et réussit à en savoir beaucoup plus long que ces hommes historiques ". »

L'histoire est donc inséparable de l'historien, celle racontée par les auteurs du Nouveau Testament ne fait pas exception. Elle ne peut pas ne pas refléter la richesse et les limites de leur culture et les qualités de leur esprit. A tel point que « la vérité de l'histoire ne peut être mesurée avec plus de rigueur que par l'historien même qui l'élabore. » « La vérité de l'histoire repose toujours, en dernière analyse, sur cette correspondance très subtile qui s'est établie entre la structure du passé

et celle de l'esprit qui le reconstitue, sur cette harmonie, cette réciprocité où tout est nuance, délicatesse, complexité. » Aussi « le problème pour l'historien n'est pas tant de persuader les autres (on peut toujours convaincre un lecteur, il n'est besoin que d'un peu d'habileté dans la présentation), que de se persuader soi-même. »

Les historiens qui reprennent l'événement de Jésus avant et après sa mort, ne font que se donner raison à eux-mêmes. Ils retrouvent dans leurs conclusions ce qu'ils ont mis dans leurs prémisses. L'incroyant y retrouve son incroyance, et le croyant, sa foi.

Ce qui est finalement en jeu dans toute élaboration historique, c'est l'esprit philosophique. « L'histoire ne se fait pas seulement avec des documents, mais aussi, et l'exigence est aussi grande, par le moyen d'esprits capables de percevoir, de comprendre les réalités humaines du passé. » L'histoire est à la fois objective et subjective. Elle est le passé, authentiquement appréhendé, mais le passé vu par l'historien. Ainsi dans l'œuvre des grands portraitistes du passé, nous retrouvons intimement mêlés le modèle et le peintre.

Il nous semble que Léon-Dufour a exagéré la distinction entre la science historique et l'historien ; il les a même séparés et rendu incompréhensibles l'histoire et l'historien.

Comment l'historien élabore l'histoire

Que l'historien soit un auteur inspiré, aux yeux de notre foi, un simple croyant ou un rationaliste, cela ne change rien aux procédés de l'élaboration historique, les mêmes démarches sont en jeu.

Marrou a excellemment décrit ce qui se passe dans tous les cas. Tout historien prétend d'abord s'appuyer sur le réel grâce à des documents accessibles à tous. Ainsi fait saint Paul au début de 1 Co. 15.

Les documents ne peuvent être isolés de la pensée active de l'historien. A travers des documents identiques, l'historien construit une image de lui-même. Il ne peut établir les faits historiques en tant que faits humains sans y projeter sa propre conception de l'être et de l'homme, sans sa vision du monde, sans sa foi ou sans son incroyance. L'histoire est d'abord une question posée aux documents et ceux-ci répondent en fonction de l'interrogation de l'historien. Le passé ne fera pas un miracle pour le détromper.

La Bible tout entière est une authentique histoire, humainement parlant, aussi authentique que celle d'historiens modernes. Elle exprime des faits historiques en tant que faits humains : fait du peuple hébreu, fait de l'Eglise chrétienne. La vision des auteurs bibliques n'est pas moins

valable humainement que celle des rationalistes. Que cette vision soit aussi celle de Dieu, c'est une autre question, une question de foi.

L'histoire ne s'élabore donc pas avec de simples documents. Elle n'est pas du type « Jean sans Terre a passé par là. » Mais plus l'historien essaie de généraliser, plus la part de la construction devient prépondérante. « L'extrapolation, la généralisation, la simplification menacent de plus en plus de déformer, de meurtrir la complexité du réel multi-forme... La théorie l'emporte définitivement sur le donné : l'esprit humain ne projette alors en fait qu'une image tirée de lui-même, l'historien a abdiqué devant le philosophe de l'histoire, l'homme de science s'efface derrière le prophète inspiré. » Tant croyant qu'incroyant, nous devons prendre garde de n'être que nous-mêmes.

Le fait historique

L'historien, remarque encore Marrou, ne peut se contenter de partir des faits comme s'ils étaient déjà formulés historiquement et comme s'il suffisait de leur appliquer un traitement scientifique approprié, « comme si les faits, en quelque sorte préfabriqués, nous attendaient au sein des documents dont nous n'aurions qu'à les extraire. »

L'établissement d'un fait est inséparable de l'évaluation du fait : « Chercher à établir un fait, c'est en même temps essayer de le comprendre. » L'histoire n'est pas une chronique qui se borne à une nomenclature, ni un film des événements. Les évangiles ne sont ni un compte rendu, ni une biographie de Jésus, mais une véritable histoire. « Dire que Napoléon a débarqué au golfe Juan le mercredi 1er mars 1815, un peu après une heure de l'après-midi, est certes une vérité bien établie, mais ce n'est pas encore à elle seule, une vérité " historique ", car sa vérité objective ne concerne pas proprement une réalité humaine : l'objet " Napoléon " n'y est envisagé, à prendre les choses strictement, qu'en tant que mobile décrivant une trajectoire à la surface de la terre. Nous pénétrons dans le domaine de l'histoire à partir du moment où, autour de ce noyau de réalité objective, nous ferons graviter des valeurs : cet homme " Napoléon ", c'était l'empereur déchu... »

Un fait devient historique lorsqu'il devient significatif, et il le devient en se situant dans un ensemble visé par l'historien.

Il n'en va pas autrement chez les auteurs du Nouveau Testament. Ils ont commencé par découper et reconstruire ce qui leur paraissait le plus significatif dans l'ensemble de la prédication. Les faits de montrer ses mains ou son côté, de manger, ne deviennent historiques que par rapport à la valeur qu'ils signifient. Ils méritent d'être notés parce qu'ils sont éclairants. Les lieux et les dates sont omis, parce qu'ils n'ont pas

de signification dans l'optique des évangélistes. Si ces derniers indiquent que ce sont des femmes qui ont d'abord vu le tombeau vide, c'est qu'ils n'entendent pas faire du tombeau vide la preuve de la résurrection, puisque, selon les idées de leur temps, un tel témoignage n'a pas de consistance. C'est l'historien qui choisit en fonction de son projet. Il n'y a donc pas à s'étonner de la discordance des évangiles. L'essentiel est que le fait ait été vécu.

« Plus l'histoire s'éloigne du simple récit d'actions extérieures pour s'occuper de notions, d'idées, de valeurs, plus le rôle des procédés opératoires mis en œuvre par l'historien apparaît déterminant dans la constitution de ces faits de caractère complexe. »

C'est là encore le cas des évangiles qui ont pour but de mettre en valeur la Bonne Nouvelle du salut.

Enfin, pour évaluer les documents, nous nous servons de notre raison. « L'histoire, ce n'est rien de plus que ce que nous estimons raisonnable de croire vrai dans ce que nous avons compris de ce que notre documentation révèle du passé. » L'évaluation historique dépend finalement de ce que l'historien entend par raisonnable. On comprend que dans une perspective fidéiste, quasi celle de Léon-Dufour, il n'y a presque rien d'historique dans la résurrection de Jésus. Mais est-il bien raisonnable de n'offrir à la raison qu'un risque de croire ?

III PROBLEME THEOLOGIQUE

Nul homme ne construit seul sa théologie. La société dont il fait partie parle en lui. La théologie sera donc bouleversée toutes les fois que la société change profondément.¹⁹

Comment la théologie ne serait-elle pas dans l'obligation de se renouveler au temps de la révolution scientifique, technique et industrielle ?

Paul VI rappelait récemment que la théologie est la foi sur le plan conceptuel, et qu'elle joue le rôle d'intermédiaire, en quelque sorte, entre la foi de l'Eglise et le magistère. Avec le changement de conception, comment la foi n'exigerait-elle pas des formulations nouvelles ?

¹⁹ *Les Echos de Saint-Maurice*, n° 3/1971, pp. 157 à 162, Révolution de la théologie et théologie de la révolution.

C'est ce que Jean XXIII a compris dans son discours inaugural du concile Vatican II: « Autre est la substance de la doctrine antique contenue dans le dépôt de foi, autre est la formulation dont on la revêt. »

Il ne s'agit donc pas seulement de distinguer l'essentiel de la foi de ce qui est accidentel, mais encore d'exprimer l'essentiel dans un nouveau langage, issu d'une mentalité nouvelle.

Assurément la foi chrétienne n'implique pas de soi un travail de la raison, mais elle le requiert du point de vue du croyant qui est un homme et qui pense en homme de son époque. Mais il faut éviter que la foi ne soit qu'un simple préambule et que la théologie se transforme en science abstraite ; elle doit capter la sainte Ecriture et non un ordre d'essences, souligne encore Paul VI, elle doit nourrir, défendre et affermir la foi.

La théologie de la résurrection de Jésus présente les deux caractéristiques d'une théologie nouvelle propre à notre temps. Elle tend à saisir l'événement central de l'Ecriture et à l'exprimer dans une nouvelle formulation.

La nécessité de penser selon son époque sans rien changer au dépôt immuable de la foi, dénote un aspect dialectique de la théologie. Le théologien ne peut ramener les croyants en arrière, il doit les aider à penser et à vivre leur foi dans le contexte actuel, en pleine soumission au magistère.

Ce caractère dialectique de la théologie apparaît particulièrement à propos de la résurrection de Jésus.

L'ancienne formulation de la résurrection de Jésus

Nous prenons comme modèle de l'ancienne formulation de la résurrection de Jésus, celui que saint Thomas et le cardinal Cajetan nous proposent, modèle mis en question depuis quelques décades.²⁰

Le corps du Christ après sa résurrection était, comme avant sa mort, composé d'éléments terrestres, nous dirions aujourd'hui de cellules, de molécules, d'atomes. On connaît les interminables discussions pour savoir si le Christ avait repris tout son sang. En tout cas, le Ressuscité a repris tous ses organes de Jésus de Nazareth, avec cette différence qu'ils ont été doués de dons d'agilité, de subtilité, d'incorruptibilité et de clarté. Une telle résurrection est celle que nous avons décrite, comme réanimation et transformation préternaturelle. Le Ressuscité demeure situé dans l'espace et dans le temps.

²⁰ *Somme théologique*, avec commentaires de Cajetan, III. q. 53-58.

Pendant la durée qui sépare le jour de Pâques et celui de l'Ascension, alors que le Christ n'est pas encore remonté au ciel, il a dû séjourner quelque part dans un lieu inconnu.

L'ascension est conçue en termes de la physique de l'époque. Elle fut un mouvement local. La force ascensionnelle exigeait une intervention spéciale de Dieu, car l'âme, même glorifiée, n'était pas capable d'un tel exploit. Le corps spirituel du Christ n'est pourtant plus soumis ni au mouvement naturel ni au mouvement violent.

Le point de départ de l'ascension a été visible. Les apôtres ont assisté à la montée au ciel. Mais le point d'arrivée est resté invisible. Pour représenter le point d'arrivée de l'ascension, il faut se souvenir de la cosmologie ancienne. L'univers est une sphère dont la Terre est le centre, entourée de matière incorruptible, étagée en manchons superposés et concentriques dans lesquels sont sertis les astres mus par les anges. Par son ascension, le Christ a été élevé au-dessus de tous les manchons et il s'est posé sur le dernier, qui est aussi la demeure des anges. Ce lieu domine et contient tout l'univers.

Cajetan ira même jusqu'à préciser que le Christ se tient debout sur la sphère suprême, ses pieds touchant la surface. De là, il exerce une activité sensorielle propre aux corps glorieux. D'autre part, comme le Christ a été élevé au-dessus de toutes les créatures, et que tous les points de la surface de la sphère suprême sont égaux, il a fallu une organisation territoriale, pour ne pas dire juridique, dans laquelle une place spéciale est réservée au Christ en vue d'un ordre hiérarchique.

Quant à la session à la droite du Père, il faut y voir une simple métaphore, car Dieu n'est pas dans un lieu. La droite signifie l'excellence de la gloire.

Plus personne aujourd'hui ne peut faire sienne une telle conception de la résurrection de Jésus. Remarquons d'autre part que saint Thomas était conscient de la relativité de telles images, car il savait que l'astronomie de son temps n'avait rien de métaphysique, et qu'elle pourrait être un jour abandonnée. Cajetan lui-même termine toutes ses considérations par une phrase pleine d'humour : laissons à la science du siècle futur les merveilles du siècle futur.

Mais il reste quelque chose de positif dans les considérations des scolastiques et des Pères comme saint Augustin. Ils répètent que le corps glorieux est totalement soumis à la volonté du Ressuscité qui a le pouvoir de se montrer quand il veut, et de la manière qu'il veut. Autrement dit, l'apparaître est complètement dépendant de la volonté du Ressuscité.

Bien plus, l'activité du Christ ressuscité dépend totalement de la gloire divine qui est en lui et qui le constitue Chef et Seigneur de tout l'univers. Tout dérive de la présence immédiate du Père à Jésus ressuscité. Son être individuel glorifié est le commencement de la création nouvelle. La gloire reçue est une forme supérieure à toutes les formes naturelles, par conséquent un principe universel d'action.

Enfin, notons que le corps de Jésus déposé dans le tombeau n'est pas devenu un cadavre, car le Verbe a gardé avec lui son union personnelle comme il l'a gardée avec son âme.

Ces dernières remarques nous seront précieuses.

Essai d'une nouvelle formulation de la résurrection de Jésus

Léon-Dufour en reste à la problématique des scolastiques, en ce sens que, comme eux, il se sert de la science de son époque pour se représenter la résurrection de Jésus. Que ce soit la science des anciens ou la nôtre, cela n'y change rien.

Nous pensons que, dans l'avenir, il ne sera plus possible de concevoir le Ressuscité autrement qu'au niveau métaphysique. Les seules images que nous pourrions utiliser seront tirées des relations interpersonnelles, morales et poétiques.

Nous devons rechercher un minimum d'intelligibilité, sinon la résurrection de Jésus serait une affirmation verbale, et non une réalité à penser, qui nous comble de joie.

Toute l'intelligibilité de notre foi aussi bien en ce qui concerne la première création qui fut viciée par le péché, que la deuxième création fondée sur la grâce, découle de l'acte éternel de Dieu.

La seconde création, que la résurrection de Jésus inaugure, s'accomplit dans et par la première création, dont la pointe suprême est la mort de Jésus sur la Croix.

Arrêtons-nous d'abord à la première création, première chronologiquement. « Ce n'est pas ce qui est spirituel qui paraît d'abord ; c'est le psychique, puis le spirituel. Le premier homme, issu du sol, est terrestre ; le second homme, lui seul, vient du ciel » (1 Cor. 15 : 46, 47).

Nous avons considéré l'être créé soit comme nature, soit comme essence ; il s'agit toujours du même être considéré sous des rapports différents. L'être comme nature évolue et se manifeste par des apparences spatio-temporelles. C'est ainsi que l'homme terrestre exprime son être par un corps psychique. Comme nous l'avons déjà dit, le corps

psychique n'est pas l'être de l'homme, il en est l'apparaître. Identifier le corps psychique et l'être, c'est nier la métaphysique. Nos cellules, nos tissus, nos organes émanent de notre être, mais ne se laissent pas confondre avec lui.

Dès que notre être se dissout par la mort, notre corps psychique s'éteint comme le jour à la disparition du soleil. Le corps psychique est l'effet de notre être. Il disparaît avec la mort. Le cadavre n'est plus notre corps psychique, mais un amas d'éléments multiples qui nous renvoient à la table de Mendéléïev. Le cadavre est un souvenir de celui qui a vécu, comme une maison qu'il aurait construite.

Notre être considéré du point de vue ontologique, non plus comme nature, mais comme essence, ne nous renvoie plus à son apparaître spatio-temporel, mais à son acte d'exister qu'il reçoit immédiatement de Dieu.

Lorsque le Verbe s'est fait chair, il s'est incarné dans notre être en tant que nature. Comme chacun d'entre nous, il s'est manifesté par un corps psychique, avec son ADN propre. Il fut un homme qui apparut dans notre espace-temps et qui assuma notre devenir.

Que se passe-t-il lorsque Dieu ressuscite Jésus d'entre les morts ? Il le ressuscite dans son être essentiel (capacité de devenir et capacité d'opération) en relation immédiate à Dieu. Le Ressuscité n'est plus un homme situé dans l'espace-temps, il est l'homme spirituel, l'homme céleste, le commencement de la création nouvelle. C'est lui qui constitue le ciel, hors du lieu et du temps ; rencontre de l'homme et de Dieu, réalité interpersonnelle.

Dès lors, dans le Christ, l'homme apparaît en Dieu. Toute son activité découle de la vision béatifique.

Ainsi le Ressuscité cesse d'être présent dans notre monde selon les dimensions du corps psychique. Il n'est plus contenu par le monde, c'est lui qui contient le monde.

Ainsi par sa résurrection, Jésus de Nazareth accomplit l'essence de l'être humain au-delà de toutes ses exigences. La plénitude de la grâce devient l'explication de l'univers. Il constitue la création nouvelle hors de l'espace et du temps, la création en immédiateté avec Dieu.

Comment alors a-t-il pu apparaître en chair et en os ?

La glorification de Jésus, sa rencontre plénière avec Dieu, n'ont pas amoindri son être humain ; celui-ci n'a rien perdu de sa vigueur. La gloire n'a pas supprimé l'être comme nature, mais lui a conféré la maîtrise complète dans l'expression de soi. Elle lui a conféré la parfaite liberté.

Comme toute la tradition l'affirme, le Ressuscité peut apparaître quand il veut et comme il veut dans notre espace-temps. Il peut produire un corps sur un mode nouveau, et le faire disparaître. Aussi n'est-ce pas un fantôme que les témoins ont perçu, mais bien Jésus lui-même qui s'est manifesté dans notre espace et notre temps, au gré de sa volonté. Le Ressuscité conserve ainsi le pouvoir d'apparaître dans notre espace et notre temps sans être de notre espace-temps, comme Yaveh dans l'Ancien Testament.

Enfin, le Ressuscité n'est plus situé dans le monde des apparences, il fallait qu'il nous quittât pour laisser agir son Esprit. Pour lui, le Réel est atteint par la vision qui permet de saisir « la divine instantanéité », où tout arrive « au même instant unique ».²¹

Mais comment un ressuscité qui n'est plus dans notre espace et notre temps peut-il conserver sa sensibilité et être un homme véritable ?

Nous essayerons de répondre à cette question en nous référant à la pensée de saint Augustin et à celle d'une lignée importante de philosophes.

L'homme terrestre est d'abord extraverti. C'est à partir de ses sens externes qu'il s'élève aux idées et par elles à Dieu. Jésus, comme nous, a connu le mouvement qui part de la perception à la conception. Il a progressé, cherché, douté, construit sa vie humaine de sorte qu'elle devienne de plus en plus l'image de Dieu parmi nous, jusqu'au jour où il la donna pour nous sur la Croix, devenant ainsi la révélation suprême de l'Amour. Mais ce n'est là qu'un état intermédiaire de l'essence humaine, un passage. L'incarnation inversait l'ordre naturel de la montée du créé vers le Créateur, elle est la descente en personne de Dieu parmi nous, déjà inaugurée dans l'Ancien Testament. Le mouvement de Dieu à nous se réalise en plénitude dans le Christ ressuscité, cause et modèle de notre résurrection.

Posons maintenant le principe fondamental de l'épistémologie augustinienne : l'inférieur ne saurait agir sur le supérieur.²²

Du moment que l'esprit du Christ est immergé en Dieu, la vision béatifique devient la forme suprême de son activité en tant qu'homme même, toutes ses opérations doivent dès lors dériver de cette plénitude. Saint Thomas enseigne que, par une dispensation providentielle, aucune dérivation de la vue de Dieu ne s'exerçait sur l'humanité terrestre de Jésus.

²¹ Expression du poète Milosz, tirée de la thèse *Thématique et signification de l'enfance dans l'œuvre poétique de Milosz*, par J. Kohler, Université de Paris, décembre 1971.

²² Voir « *Introduction à l'étude de saint Augustin* », par Etienne Gilson, chap. 4 de la 1^{re} partie, éd. Vrin, 1929.

Maintenant, la dérivation est totale. Du fait de son exaltation dans le ciel, toute l'activité du Christ va s'exercer en référence à la vision béatifique. Il trouve en Dieu seul la source de toutes ses connaissances et de toutes ses affections. Celles-ci iront en se spécifiant selon le type de facultés qui les reçoit : la raison, l'imagination, la sensibilité. Toutes sont suspendues à la présence immédiate de Dieu. L'ordre de la descente de Dieu dans le créé s'opère en plénitude : Dieu est tout dans le Christ en attendant d'être tout en tous.

L'homme, disait saint Augustin, est principalement une âme raisonnable qui se sert d'un corps. Ainsi la sensation, pour ne parler que d'elle, est une action intérieure à l'âme même. Celle-ci n'a pas besoin pour sentir de recourir à l'extérieur pour y puiser, d'en recevoir quelque chose, car l'âme est supérieure au corps. Ainsi la sensation est une action que l'âme exerce sur elle-même en raison de son corps. L'âme tire sa sensation de sa propre substance. En sentant, elle ne subit d'action que de soi-même. Elle produit des images de son intérieur, se désertant en quelque sorte à son profit. La sensation est donc une fonction de l'âme, et non l'unité de la dualité monde-organisme.

Si nous n'acceptons pas une telle explication pour l'homme terrestre, rien ne nous empêche d'y entrevoir la sensibilité de l'homme céleste. On comprend alors quel aspect merveilleux, entrevu par les poètes, prendra le monde sensible dans l'âme des bienheureux. La fleur, l'arbre, le visage humain, tout est perçu en Dieu par l'intelligence béatifique et se reflète de là dans la raison, de la raison à l'imagination et de l'imagination à la sensibilité. Le mouvement de la grâce est l'inverse de celui de la nature. L'exaltation est conditionnée par la mort de l'homme terrestre.

La doctrine de saint Augustin nous permet encore de préciser le rapport du Christ ressuscité avec l'Eglise qui est son corps.

Pour le docteur d'Hippone, l'âme n'est pas présente aux organes qu'elle anime par une sorte de diffusion locale, mais par une attention vitale. Lorsqu'un point du corps est touché, l'âme tout entière en est informée, grâce à sa présence purement spirituelle qui consiste dans l'exercice d'une action à laquelle nulle partie du corps n'échappe. L'âme agit et veille en permanence dans chacun des organes. La passion matérielle que subit le corps est un appel lancé à l'âme plutôt qu'une action exercée par le corps sur l'âme. Pour sentir, l'âme n'a rien à recevoir des organes qu'elle vivifie. Il suffit qu'elle garde une attention vitale. Ainsi le Christ ressuscité est présent et actif sur son corps qui est l'Eglise. En tant qu'il est exalté en Dieu, il entretient avec chacun de nous une présence énergétique. Chaque fois que nous prononçons son nom, nous lui lançons un appel qu'il entend. Toute la prédication et tous les sacrements dérivent de l'énergie du Ressuscité de sorte que l'Eglise

devient elle-même le sacrement du Christ. A leur tour, les philosophes eux-mêmes contribuent à nous donner une intelligence de la foi.

Heraclite, Parménide, Plotin, Spinoza, Fichte, Hegel ont une théorie qui ramène tout à l'Un. En écartant leur monisme panthéistique, une telle doctrine est éclairante. N'y aurait-il rien de vrai dans l'idéalisme ? Nous croyons, au contraire, qu'une telle philosophie est une sorte de pré-conception de l'ordre final de l'univers.

L'essence de la philosophie, écrit Fichte, consiste à ramener tout le divers à l'unité. Chose impossible à la philosophie, mais possible à la vision béatifique où la sphère des contraires est dépassée. Ce qui fera dire à Karl Barth que la réflexion philosophique est une théologie négative de l'absolu. Nous dirions que l'idéalisme exprime la puissance obédientielle de l'être humain, puissance qui peut être comblée par le don gratuit offert en Jésus-Christ, crucifié et ressuscité.²³

Plotin qui fait descendre de l'Un la matière par l'intermédiaire de l'intellect et de l'âme, nous fait soupçonner à quoi la création entière aspire en attente de la révélation des fils de Dieu. La matière ne peut supporter d'être devenue une idole par la volonté des hommes qui se sont complètement extravertis en elle. Elle aspire à revenir à la place que Dieu lui assigne, être pur signe de Dieu et moyen de communication entre les enfants de Dieu.

L'être damné n'est-il pas l'être privé de la gloire de Dieu et de toute communication fraternelle, vide de tout autre sentiment que celui du refus du pardon ?

Chronologie et ontologie

L'interprétation ontologique ou métaphysique de la résurrection de Jésus se comprend à l'intérieur de la chronologie des apparitions. Si ces dernières n'étaient que symboliques, nous ne serions plus en face d'une ontologie, mais d'un mythe. Nous ne pouvons pas souscrire à l'interprétation de Léon-Dufour, parce qu'il minimise l'événement historique du Ressuscité.

Mais nous écartons aussi la théologie qui se borne uniquement à l'événement existentiel et qui s'interdit toute affirmation de relations intra-trinitaires.

²³ *La théorie de la science*, exposée en 1804, trad. de Didier Julia, pp. 23 et 14, éd. Aubier, 1967.

La résurrection de Jésus se situe à la fois dans l'histoire et dans une ontologie.

1. **Dans l'histoire**, parce que, comme le dit Robrecht Michiels, « la foi chrétienne est en effet une foi positive, une foi qui se réfère à des faits (salvifiques) à la fois situés dans l'histoire et constitutifs d'histoire. Dans ces faits, la foi reconnaît son « fond » et trouve son sol nourricier. »

2. **Dans une ontologie**, parce qu'il n'y a pas d'expérience humaine sans rapport à l'être. Une christologie préreflexive ne peut s'élaborer sans ontologie. C'est à tort que l'on se représente la métaphysique comme un durcissement du passé et une fermeture sur l'avenir. Elle est, au contraire, une vue globale de l'être dans sa temporalité, à la fois comme nature et comme essence.

Aussi l'affirmation qu'aucune formule n'est absolue, reste ambiguë. Une proposition ontologique est sans doute toujours inadéquate sans être pour autant relative tout entière à telle époque et totalement réformable. Une essence créée ne peut pas ne pas être un creux de Dieu, quelle que soit la manière de le dire.

Le Nouveau Testament inscrit la résurrection de Jésus dans le temps par le langage de la résurrection et dans l'éternité par le langage de l'exaltation.

Paul VI, dans sa profession de foi, nous rappelle que nous ne devons pas rester bloqués existentiellement dans le temps, que nous devons élever nos yeux vers notre demeure éternelle. Il affirme dès le début que Dieu est Dieu en trois personnes.

Le point de vue apologétique

Pour Léon-Dufour, l'apologétique se borne à exposer les faits loyalement, sans déborder sur le terrain de la foi, elle invite à chercher le sens caché dans les faits, à entendre Dieu se révéler à travers les faits.

Peut-on séparer la foi qui cherche la raison de la raison qui cherche la foi ? Nous pensons que Léon-Dufour déborde sur le terrain de la philosophie et de la foi. Sa position est la conséquence d'une séparation cartésienne entre la science historique (*historisch*) et l'histoire (*geschichtlich*).

D'autre part, une apologétique du sens pur et simple est trop large. N'importe quelle foi, quelle religion, quelle idéologie peut s'en réclamer. Tout homme, croyant ou incroyant, finit par légitimer sa pensée et sa conduite. Si Jésus n'a pas inscrit sa résurrection dans l'histoire, comment distinguer notre foi d'un mythe ? Un mythe aussi donne une explication de l'homme.

Aussi l'historicité du tombeau vide et des apparitions est essentielle à une apologétique objective.

Nous connaissons de tels faits historiques par les écrits du Nouveau Testament, auxquels nous ajoutons foi comme à ceux d'autres historiens. Foi humaine autre que la foi théologique ouverte au mystère de la résurrection. Certes, il est possible de croire sans motivation humaine, Dieu peut y suppléer, mais telle n'est pas notre condition habituelle.

Saint Thomas distingue les arguments en vertu des principes et ceux en vertu de signes sensibles.

Aucun principe ne peut prouver la résurrection de Jésus, pas plus que la Trinité et l'Incarnation. L'argument par signe oriente simplement vers la vérité.

L'argument par signe unit la foi et la raison. Le « **credo ut intelligam** » et l'« **intelligo ut credam** » sont des attitudes inséparables.

Merleau-Ponty donne une bonne explication de l'argument par signe. Il entend, dans un bureau de tabac, la phrase : « Shall I wrapp them together ? » Il la comprend après quelques secondes et d'un coup. Ainsi en est-il de la reconnaissance de quelqu'un d'après un signallement, ou d'un événement d'après une prévision schématique. « Le sens une fois donné, les signes prennent valeur totale de « signes ». Il faut que le sens soit donné d'abord. Mais le plus intéressant est de savoir comment il est donné. Il y a germination du sens, de ce qui **va avoir été** compris. Il y a « mouvement rétrograde du vrai ». Il y a connaissance d'une matière qui appelle une forme. La suite des mots anglais est un appel pour celui qui sait l'anglais, un sens peut germer en elle, mais cette suite de mots n'a aucun sens pour celui qui ignore l'anglais, elle ne crée aucun appel.²⁴

Ainsi en est-il de l'argument apologétique. Le tombeau vide et les apparitions du Ressuscité sont des faits historiques, mais sans signification avant la reconnaissance ou le mouvement rétrospectif de la révélation faite par les anges.

Pour cela, une germination, une ambiguïté, un doute était nécessaire chez les témoins, et est encore nécessaire chez nous. D'autant plus que la résurrection de Jésus est un fait absolument unique dans l'histoire du monde. Non point un doute positif, mais un doute qui ouvre à l'intelligence du sens.

Mais ce n'est pas le sens qui crée l'événement. Le sens dépourvu du vécu n'est qu'un rêve.

²⁴ Merleau-Ponty, *op. cit.*, pp. 242, 243.

Il en va de la résurrection comme des autres événements de la vie humaine. Voici un malade avec un purpura. C'est là le fait brut. Quel est le sens de ce purpura ? Est-ce une leucémie ? une thrombocytopénie ? et quoi encore ? Il faut le diagnostic de celui qui sait, le médecin. Subitement, tel purpura prend un sens. On présente un corps au chimiste pour l'analyser, une figure géométrique au mathématicien pour en découvrir la loi, voilà autant de faits bruts qui prendront une signification grâce au travail du spécialiste.

Il n'en va pas autrement au sujet du tombeau vide et des apparitions. Une intelligence totalement repliée sur elle-même, ou formée dans une optique matérialiste ou idéaliste, ne pourra donner à de tels faits uniques qu'un sens symbolique, se confirmant ainsi dans son immanence, se donnant raison à elle-même, se sécurisant en unifiant son savoir. Même processus dans une intelligence ouverte qui renonce à mettre le point final par elle-même. Elle se laisse mettre en question comme la Vierge Marie et se demande comment cela est possible. Elle accepte le fait insolite des apparitions, car elle ne peut douter de la sincérité de témoins tels que ceux qui les affirment. En acceptant le message pascal, l'insolite prend un sens. Pour cela il faut croire.

Dieu, qui a fait notre raison, ne nous demande pas de la sacrifier au profit de sa parole. Le croyant, certes, n'a pas d'autre appui de sa foi que la seule parole de Dieu. La lumière du soleil n'entre pas dans une chambre sans fenêtres. Ce ne sont pas les fenêtres qui font la lumière, elles sont simplement la condition de son entrée dans la chambre. La cause de la lumière, c'est le soleil seul, les fenêtres en sont la condition. Ainsi Dieu seul est la cause de notre foi ; notre raison, avec ses motifs humains de croire, en est la condition. L'homme a besoin d'un support raisonnable en toute sa conduite, car Dieu ne l'a pas fait pour croire n'importe quoi.

La résurrection a laissé des traces que l'historien ne saurait ignorer. C'est le savoir des signes qui ne trouvent leur signification que dans la foi. Il rend raisonnablement croyable.

Tout cela est impensable pour Léon-Dufour ; bien plus, il signale comme un danger de présenter la « découverte du tombeau vide » de sorte qu'elle tend à être une preuve de la résurrection ou même un acheminement vers la foi. Pour lui, le tombeau vide n'est pas un fondement, même secondaire, de la foi. Les apparitions elles-mêmes n'ont aucune valeur historique, car le Ressuscité ne peut être dit « extérieur » aux disciples dans son être nouveau. Il le devient dans un langage qui objective une réalité spirituelle. Ainsi la résurrection n'a pas été signifiée dans notre espace-temps, elle n'a donc rien d'historique, rien de miraculeux. Elle n'est pour notre raison qu'un mystère à croire sans rien de rationnel.

Pour nous, au contraire, le tombeau vide et les apparitions fondent une apologétique objective, qui évolue dans une optique philosophique et théologique, l'optique de l'être.

CONCLUSION

Nous nous demandions dans l'introduction ce que peuvent signifier pour l'homme d'aujourd'hui les expressions « ressusciter des morts », « monter au ciel », « être assis à la droite du Père ».

Elles ne signifient toutes et ensemble qu'une seule et même chose, un même événement proclamé par saint Pierre : « Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié » (Actes 2 : 36).

Ressusciter d'entre les morts veut dire que Jésus de Nazareth s'est réellement montré vivant à ses disciples dans notre espace et dans notre temps, donc historiquement. Notre foi est fondée en raison. Sur ce point, nous nous écartons de Léon-Dufour.

Monter au ciel veut dire que le Ressuscité existe hors de notre espace et de notre temps. Son exaltation constitue une nouvelle création dont la première n'aura été qu'une ébauche. Son exaltation est sa rencontre plénière avec Dieu, elle est constitutive du ciel. Celui-ci n'est donc pas un lieu, mais une rencontre de l'homme spirituel qui cesse d'exister dans la nature pour vivre de la présence de Dieu, en qui se trouve toute plénitude. En cela, nous sommes d'accord avec Léon-Dufour.

Assis à la droite du Père veut dire que le Ressuscité déploie son action sur tout le genre humain et sur chacun de nous en particulier. Le Christ pascal est le Soleil de la création nouvelle qui resplendit en tout lieu et tout temps par l'envoi de son Esprit, afin de nous faire comprendre que Dieu nous aime sans condition. En cela, nous sommes aussi d'accord avec Léon-Dufour, mais notre explication est différente. Notre univers ne devient pas le corps du Christ, il n'y a pas fusion de l'individuel et du collectif. Jésus ressuscité n'a plus de corps psychique, il existe hors de l'espace et du temps. Il est présent par son énergie, et, dans l'eucharistie, par son être.

Ainsi donc le Vendredi saint, Pâques, l'Ascension et la Pentecôte sont un seul et unique événement qui s'est pourtant déroulé chronologiquement selon les indications de saint Luc et de saint Jean. En cela, nous nous différencions encore de Léon-Dufour.

Le Vendredi saint, au moment de sa rupture totale avec l'univers psychique, Jésus est comblé dans son âme de la gloire qu'il avait avant de venir chez nous. **A Pâques**, en reprenant son corps, c'est tout son être humain qui est exalté hors du temps et de l'espace pour ne plus vivre qu'en immédiateté avec son Père. **Le jour de l'Ascension**, ce fut la dernière fois qu'il apparut dans notre temps et notre espace. Il allait encore se montrer à saint Paul en révélation. **Le jour de la Pentecôte**, il déploie son énergie en envoyant son Esprit, il révèle sa présence universelle parmi nous, il fonde l'Eglise comme son corps mystique. Et ce n'est pas fini : il y aura **son retour** dans la gloire.

Qu'il y ait bien des points à préciser dans notre interprétation, nous sommes le premier à le reconnaître et nous sommes reconnaissant à Léon-Dufour de nous avoir donné l'occasion de mieux penser notre foi.

Pourtant l'essentiel ne consiste pas à apporter de nouvelles précisions, mais à nous convaincre que la résurrection de Jésus est aussi notre résurrection, comme sa mort, notre mort.

Léon-Dufour a raison de souligner que « l'acte que Dieu a posé en redonnant la vie à son Fils Jésus s'actualise encore aujourd'hui ». L'acte créateur maintient le monde psychique ; l'acte qui ressuscita Jésus d'entre les morts se poursuit éternellement dans la création nouvelle.

Chacun de nous et l'humanité tout entière doit passer par les stades progressifs de Jésus : vie, mort, résurrection. Et c'est en proportion de notre ressemblance croissante avec le Christ que se développe notre foi en sa résurrection. Pas de progrès dans la réflexion sans progrès d'abord dans le vécu. L'événement précède l'intelligence ; l'histoire, la doctrine ; l'Ancien Testament, le Nouveau ; Pâques, la Pentecôte ; le feu, la lumière.

Notre situation n'est pas différente de celle des témoins. Léon-Dufour souligne en nous une même structure de foi : « une structure-type commande les récits des apparitions : initiative, reconnaissance, mission. Or cette structure commande encore la manière dont le croyant entre et demeure au contact du Seigneur. Pour le croyant comme pour les disciples, l'initiative appartient toujours au Seigneur, mais elle devient présence du Ressuscité à travers le kérygme apostolique de l'Eglise d'aujourd'hui, car l'annonce ecclésiale est la Parole même du Seigneur. La reconnaissance de Jésus de Nazareth, essentielle pour les disciples, devient pour le croyant connaissance de l'expérience historique des premiers disciples. Enfin, la mission confiée aux disciples est encore entendue aujourd'hui : elle est en continuité directe. »

L'initiative vient du dehors de nous-mêmes, de la prédication. En cela, Bultmann a raison d'y voir l'effet de l'acte qui ressuscita Jésus d'entre les morts. Ce que nous atteignons d'abord, ce n'est pas le Ressuscité,

mais le témoignage pascal de l'Eglise. Nous l'entendons dans la mesure où l'Esprit du Christ agit en nous, sinon nous sommes comme les Phariséens, sourds à la grâce. Certes, les témoins du tombeau vide et des apparitions ont eu une expérience que nous n'aurons jamais, mais elle est bien peu de chose en comparaison de la réponse de foi qui fut la leur et qui est aussi la nôtre.

Une fois le message pascal entendu, la reconnaissance du Ressuscité demandera une longue germination. Temps d'interrogation et de certitude, de doute et d'illuminations, de faiblesse et de force, de nuit et de lumière. Chez nous comme chez les témoins, le moment de la reconnaissance ne s'accomplit pas d'une façon ponctuelle et plénière. Notre divinisation est lente.

Nous croyons que Jésus est vivant, qu'il est ressuscité des morts le troisième jour selon les Ecritures, qu'il est monté au ciel, qu'il est assis à la droite du Père. Nous le répétons tous les dimanches. Foi surtout théorique d'un événement passé. Il y a loin de là à la foi vécue du même événement en nous dans la vie quotidienne, jusqu'à l'intelligence de l'amour. Mais la foi ne peut mûrir sans participer à la mission confiée par le Christ à tous ses membres. « La mission n'est plus simplement une parole entendue qui engage à continuer une œuvre ; elle est une relation comprise qui unit le croyant à Jésus, comme Jésus est uni au Père. Nul ne risque de s'attribuer quoi que ce soit dans l'action qui consiste à actualiser ici-bas l'action de Jésus lui-même. »

L'action universelle du Christ est un aspect de sa session à la droite du Père. Elle est la dérivation de son humanité parfaitement divinisée par la vision béatifique, l'énergie qu'il répand dans l'Eglise, et tout d'abord dans la Vierge Marie qu'il ressuscita d'entre les morts. Energie du Ressuscité qui le rend présent par les sacrements, par la parole, par le pouvoir pastoral, mais surtout par la charité fraternelle.

Pour nous représenter cette action et cette présence du Ressuscité hors du temps et de l'espace, nous n'avons pas besoin de l'imagination. Le feu qui brûle dans le cœur des disciples d'Emmaüs surabonde de sens.

Fernand Boillat